

Le sieur Amand Gerste, dont nous avons annoncé la chute sous une voiture chargée de charbon, est toujours dans un état désespéré.

Les absents ont tort, dit le proverbe. — Il est regrettable qu'il en soit presque toujours ainsi, malgré les promesses faites à ceux qui partent.

Pierre V... , excellent mécanicien, était à la veille de se marier, lorsqu'on vint lui proposer un engagement de trois mois pendant lesquels il serait chargé de monter un atelier de tissage mécanique, situé à quelque distance de notre ville. Les adieux furent tristes, les serments sincères, et notre honnête ouvrier partit avec l'espoir de revenir à époque fixe, porteur des économies qu'il se proposait de mettre dans la caisse du ménage.

Marie B... est une fille candide, s'il en fut. Le départ de son futur mari l'avait attristée; elle s'enfermait tous les dimanches, sans vouloir prendre la moindre distraction. Ses compagnes, au bout de quelques semaines, parvinrent à l'entraîner, en lui proposant une promenade au Ballon.

Là, on fit la rencontre d'une sorte de devineresse en haillons qui vint s'offrir de dire la bonne aventure... pour deux sous.

Il ne manque pas de gens d'une foi assez robuste pour croire sincèrement à la science des devins; la jeune Marie était de ce nombre. Aussi voulut-elle profiter de l'occasion qui lui était offerte de connaître l'avenir.

Après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses, la vieille prit la main gauche et, la regardant attentivement, *prédit* à la crédule fillette: qu'elle était appelée à épouser sous peu de temps un prince étranger.

— Gardez-vous bien, ajouta la pythionne ambulante, de vous laisser entraîner par de mauvais conseils en consentant à l'accomplissement de promesses que vous auriez pu faire. Vous êtes libre, dès ce jour, car vous ignoriez la destinée qui vous attend.

De retour chez elle, Marie, qui sans doute se croyait encore au temps où les rois épousaient des bergères, bâtit mille châteaux en Espagne et se décida à partir pour Paris dans l'espoir d'y rencontrer le prince son époux.

En son absence, Pierre V... revint, et grande fut sa surprise quand on lui expliqua la cause du départ de Marie.

On nous assure que, cédant à un premier mouvement, il prit immédiatement la route de la capitale, où il espère retrouver la fugitive.

Son ambitieuse amie, qui sans doute attend là-bas l'arrivée du prince, obtiendra peut-être le pardon de sa faute, causée par une ambition qui mérite cependant une bonne leçon.

Robiquet est chiffonnier. — Sa profession n'exige pas précisément l'emploi d'un cheval, mais, grâce aux économies qu'il a su faire, il a l'espoir de voir trainer sa charrette par un baudet.

Or, lundi soir, après avoir vainement offert un prix très-raisonnable pour l'acquisition de ce modeste animal, notre chiffonnier fort contrarié, se rendit à l'estaminet, dans l'intention, sans doute, d'y enterrer la kermesse et de noyer son chagrin.

Il était déjà tard lorsque Robiquet songea à regagner son domicile. La boisson avait chassé son chagrin et singulièrement appesanti ses jambes et ses paupières. Arrivé sur le chemin de Lommelet, près de la ferme Delrue, le chiffonnier fit un faux pas et alla tomber sur la rive d'un fossé. En se relevant il s'aperçut que son porte-monnaie contenant 115 francs avait disparu.

Cette découverte lui ayant donné des jambes, il retourna à l'estaminet demander quelques renseignements touchant le porte-monnaie, puis il se décida à faire des recherches sur la route, en compagnie de sa femme et de son fils.

Toutes les recherches furent inutiles. Robiquet, d'après le conseil d'un ami, se décida enfin, mercredi matin, à faire sa déclaration au bureau de police. Bien lui en prit, car on ne tarda pas à savoir qu'une petite fillette de 8 à 9 ans avait aperçu, le mardi matin vers cinq heures, le nommé J.-B. D..., conducteur d'une voiture de charbon, qui ramassait le porte-monnaie et remontait au plus vite sur sa voiture pour examiner la trouvaille.

Celui-ci, dont le signalement avait été donné avec beaucoup de précision par l'enfant, soutint à plusieurs reprises qu'il n'avait rien trouvé. Interrogé par M. le commissaire de police, il finit par faire des aveux complets. Robiquet enchanté de rentrer en possession des 115 fr. remit 10 fr. à la fillette. Quant à Jean-Baptiste D... la justice lui apprendra prochainement qu'il est défendu de s'approprier le bien trouvé. Beaucoup trop de gens, malheureusement, semblent l'ignorer.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE

Du 30 avril au 7 mai.

Un vent plus favorable souffle depuis quelques jours sur la Bourse. De grandes difficultés se sont manifestées en liquidation, mais ce moment critique une fois passé, le marché, rendu à la liberté de ses allures, s'est avancé, d'un pas plus ferme et plus résolu, dans la voie ascensionnelle.

Le 3 0/0 était descendu en liquidation à 68 fr. Ça été le point d'arrêt de la baisse. Ce cours qui ne représente en réalité que 67 fr. pour l'acheteur sérieux, puisqu'il aura à toucher au mois de juin un coupon de 1 fr. 50, a attiré l'attention des capitalistes, et des demandes se sont présentées sur la rente. Elle s'est relevée à 69 fr., et les vendeurs, qui s'abandonnaient à une sécurité trompeuse, se sont vu menacés dans leurs positions. Il en est résulté des rachats nombreux à terme aussi bien qu'au comptant.

On a fait de nombreux achats sur le 3 0/0 à terme et au comptant. Il s'est relevé à 69 80, et tend à regagner le cours de 70 fr. Les fonds anglais arrivent chaque jour en hausse, et les nouvelles financières de Londres s'accordent à annoncer que la situation de cette place s'améliore de jour en jour.

La rente 4 1/2 est recherchée à 92 fr. Le Crédit mobilier est calme à 13 25, au dividende de 90 fr. La Banque de France se négocie à 4,300.

Notre marché des chemins de fer a été un peu éprouvé en liquidation. D'importantes livraisons de titres ont appuyé les ventes des capitalistes anglais forcés par les embarras de la place de Londres à se défaire des valeurs françaises.

Les livraisons de titres ont écrasé un instant les cours; mais, depuis deux jours, soutenus par l'influence de la rente, les chemins de fer ont repris leur équilibre et retrouvé des acheteurs empressés.

Les chemins de fer romains, dont l'émission vient d'avoir lieu avec un brillant succès, donnent lieu à d'actives transactions, à 561 25 et 562 50. La Caisse générale des Chemins de fer, sur laquelle on a détaché un coupon de 71 fr., est demandé à 497 50 et 500 fr.

On tient la Caisse centrale de l'Industrie à 157 50. La Caisse d'escompte Prost est ferme à

180. Le Crédit espagnol Prost se négocie à 477 50 et 480. C'est le seul des crédits mobiliers espagnols qui donne lieu à des affaires suivies.

La Compagnie franco-américaine se soutient. Le rapport de M. Boinvilliers sur la question des paquebots transatlantiques doit être déposé incessamment au Corps législatif.

On a détaché un coupon de 6 25 sur les Omnibus de Londres, qui sont fermes à 97 50. La Compagnie centrale du Gaz est recherchée au-dessus du pair comme un excellent placement.

On annonce que la Compagnie marbrière du Maine, dont la souscription a obtenu un si honorable succès, sera prochainement admise au parquet.

La Société centrale de manutentions de France attire vivement l'attention des capitaux par l'élevation de son but, et l'étendue des moyens d'action dont elle dispose.

A. DUPONT.

Nouvelles & Faits divers.

Si nous en croyons le *Journal de Rouen*, le problème d'imprimer les dépêches télégraphiques en caractères usuels est aujourd'hui résolu. C'est à un jeune Rouennais, M. Grimaux, que la télégraphie électrique devrait cette précieuse découverte. Avec le télégraphe électrique de M. Grimaux, une dépêche expédiée, par exemple, de Paris, pourrait être transmise à Rouen et imprimée même en l'absence de l'employé de la station de Rouen, la machine fonctionnant sans que l'on n'ait d'autre peine que de ramasser la dépêche quand elle est tombée du rouleau sur lequel elle se déroule. Ainsi le télégraphe aurait fonctionné toute une nuit, sans que personne fût à la station correspondante, et on n'en aurait pas moins le matin toutes les dépêches expédiées, écrites en caractères imprimés. En un mot, c'est une imprimerie en miniature mue par l'électricité.

Le meurtre d'un enfant a été dernièrement constaté à Dunkerque. C'est la première fois depuis longtemps que l'on découvre dans cette ville la trace d'un forfait aussi odieux.

Voici les renseignements que nous avons pu recueillir sur le fait :

Dans la nuit de vendredi à samedi, des vidangeurs étaient occupés au curage des fosses d'aisance de la maison dite rue Saint-Jean, dont M. Van Reynschoote est propriétaire. Cette maison est occupée par plusieurs ménages. Ce fut pendant cette opération qu'on trouva dans la fosse le corps d'un enfant putréfié; dans la bouche, il avait un tampon d'étoupe. Nul doute que la malheureuse créature n'eût succombé sous la pression d'une main criminelle !

La police, ayant été informée de cette triste trouvaille, on procéda samedi à l'inspection de l'affaire. MM. les docteurs Lemaire et Lebleu furent requis à l'effet d'examiner le cadavre. Nous pensons que, d'après les investigations médicales, l'enfant a vécu pendant deux ou trois jours, et sa mort doit être attribuée à l'asphyxie par strangulation. Le crime qui vient d'être providentiellement découvert n'est donc pas ce que la loi appelle un *infanticide*, mais c'est un véritable *assassinat*. En effet, le Code pénal ne qualifie d'infanticide que le meurtre d'un enfant nouveau-né; or, il faut un degré de perversité plus grande pour détruire la pauvre créature que l'on a vu respirer pendant plusieurs jours: c'est le plus complet renversement des lois de la nature. Cette cause est donc beaucoup plus grave que celles jugées d'ordinaire à chaque session des assises.

pour lever des forces imposantes, et les Artésiens avaient volé avec empressement sous les drapeaux de leur nouveau souverain, le comte de Flandre, autour de qui s'était aussi groupés un grand nombre de nobles et de campagnards flamands. L'armée comptait environ 60,000 combattants.

Celle des villes unies était plus nombreuse encore, mais disséminée sur plusieurs points. Elle était généralement animée d'un bon esprit, les Flamands n'ignorant pas qu'ils avaient trop profondément blessé leur prince pour ne pas tenter l'impossible pour conserver leur indépendance; mais l'esprit de discorde régnait aussi dans leurs rangs, et beaucoup d'entre eux auraient mieux aimé rester dans leurs murs et se soumettre, que de confier leur sort aux chances incertaines d'une bataille.

Artevelde, plein d'un courage inébranlable, ne regardait pas avec un œil de dédain l'armée française, mais il comptait surtout sur la saison avancée, qui ne permettrait pas à l'ennemi de rester longtemps concentré; il espérait également que les Français ne trouveraient nulle part moyen de pénétrer en Flandre, aussi fit-il détruire les ponts sur tout le cours de la Lys.

Le connétable Clisson, vieux héros qui avait blanchi sur les champs de bataille, apercevait bien tous ces obstacles, et doutait presque du succès de cette grande entreprise, quelque confiance qu'il eût d'ailleurs dans le courage de son armée. Les pluies fréquentes avaient rendu les chemins impraticables, on éprouvait les plus grandes difficultés à transporter l'artillerie, tous les passages de la Lys étaient gardés et tous les ponts rompus, en sorte que chaque jour lui créait de nouvelles difficultés. Il assembla donc un conseil de guerre dans lequel on proposa

divers plans. L'un voulait tourner la Lys, l'autre marcher, en longeant l'Escaut, sur Audenarde, dont les Gantois avaient levé le siège; mais l'exécution de ces deux plans eût exigé trop de temps, et l'automne approchait de sa fin. On résolut enfin de marcher sur Comines et d'y forcer le passage de la Lys.

Pendant que les chefs délibéraient, une foule de nobles s'étaient réunis, de leur propre autorité, sous les ordres d'un bâtard du comte de Flandre, avaient traversé la Lys et étaient tombés à l'improviste sur les Flamands. Mais ceux-ci, bientôt revenus d'une première stupeur, tinrent énergiquement tête à l'ennemi, cernèrent les chevaliers et les massacrèrent tous, suivant les ordres d'Artevelde. Ce premier succès enflamma au plus haut point le courage des Flamands, et ils rejoignirent, pleins de confiance, l'armée, qui se concentrait à Rosebecque.

Celle du roi de France était alors devant Comines, que Pierre Vandebosch défendait avec 12,000 hommes. Les ponts étaient détruits et l'on n'en voyait plus que les piles, tous les gués étaient bien fortifiés et tous les bateaux transportés sur la rive gauche. Le connétable ne se trouvait pas dans un médiocre embarras; l'hiver était proche et les villes de l'intérieur de la France se remuaient; il y avait des troubles à Rheims, à Orléans, à Blois et même à Paris, et il fallait que la campagne se terminât promptement. Les seigneurs bannerets de son avant-garde le tiraient de cet embarras. Plusieurs d'entre eux, qui avaient, à grand-peine, fait venir de Lille trois petits bateaux, se disposèrent à traverser la Lys. A cette nouvelle, le maréchal de Sancerre, envoyé par le connétable pour s'assurer si l'on se permettait d'enfreindre

ses ordres, les trouva déjà en train de franchir la rivière, quelque dangereuse que fût cette entreprise, car chaque bateau ne contenait que 9 hommes, il ne pouvait cependant plus s'y opposer. Une centaine de combattants étaient déjà transportés sur la rive gauche; il crut donc qu'il était de son honneur de ne pas retourner vers le connétable, et se fit passer lui-même pour prendre part au coup de main périlleux qui se préparait.

Sur ces entrefaites, Clisson, qui avait fait, avec les arbalétriers, un simulacre d'attaque sur le pont de Comines, vit avec effroi flotter sur l'autre rive les bannières de Duguesclin, de Laval, de Rohan et du vicomte de Meaux. Il trembla que la fleur de la noblesse bretonne ne fût perdue, et fit travailler avec un redoublement d'activité au rétablissement des ponts. On le voyait partout à la fois, animant le courage des siens et leur montrant les bannières de leurs camarades qui flottaient sur la rive opposée. Les chevaliers français, qui avaient traversé la rivière, restèrent sur pied toute la nuit, firent retentir l'air du cri de bataille de presque tous les bannerets, pour faire croire à l'ennemi qu'ils étaient fort nombreux, et se tinrent ainsi à l'abri de toute attaque.

Vers le matin cependant, Vandebosch conduisit secrètement les Flamands contre eux; mais ils avaient reçu plusieurs renforts pendant la nuit, et il les trouva sur leurs gardes. Il n'avait rien négligé pour animer le courage des siens, pas même la superstition de l'époque. Une femme, réputée sainte, avait suivi l'armée; son esprit prophétique assura aux soldats que la victoire était certaine, si le premier sang français coulait par sa main.

Vandebosch lui fit donc remettre la princi-

Il paraît que c'est tout à fait par hasard que le curage des fosses d'aisance a eu lieu samedi dans cette maison. Le propriétaire ayant fait effectuer des travaux d'embellissement, avait jugé à propos d'ordonner ce curage, bien qu'il ne fût pas urgent et qu'il eût été récemment fait. Quoi qu'il en soit, la justice poursuit son œuvre de recherches, et tout fait supposer que nos magistrats instructeurs, guidés par leur perspicacité ordinaire, découvriront prochainement la mère coupable de cet horrible méfait. (Autorité).

— Depuis quelques jours, les lanternes à gaz de la rue de l'Université, à Paris, entre la rue du Bac et la rue de Bourgogne, sont pourvues d'un appareil réflecteur de la lumière qui mérite de fixer l'attention du public et des hommes compétents. On sait que chaque lanterne à gaz dans les rues de Paris, faute de bonne disposition, perd 50 % de sa lumière totale. Or, depuis les réflecteurs Bordier-Marcel, qui étaient certainement une grande amélioration, nous ne connaissons rien d'aussi ingénieux que les deux appareils en cristal demi-circulaires et lamés comme aux phares, qu'on vient de placer sur les côtés des lanternes de cette rue. La lumière est si bien recueillie et si bien projetée avec intensité sur le trottoir, qu'à 70 pas de la lanterne on peut, avec une vue passable, lire un journal.

— Le comité de la Société des Gens de Lettres vient de statuer sur le concours ouvert pour les prix qu'elle avait proposés en 1856. *Paris nouveau* était le sujet donné pour la poésie. Cette partie du concours a été, dit-on, fort remarquable. Le premier prix a été décerné à une pièce de vers qui avait pour épigraphe ce mot caractéristique: *Urbi*. Tout animée du souffle de l'esprit moderne, cette poésie a pour auteur M. Henri Derville.

— Un vol important, dit la *Sentinelle du Jura*, a été commis dans la nuit de jeudi à vendredi dernier sur la voiture publique de Lons-le-Saulnier à Dôle. Cette voiture transportait un group de 10,000 fr. en argent, envoyé par un banquier à Lons-le-Saulnier, et qui n'avait été déposé au bureau des Messageries qu'une demi-heure avant le départ de la voiture, qui a eu lieu à 9 heures du soir. Ce group avait été placé par le conducteur sous la bâche avec les effets des voyageurs.

Vers minuit, la voiture roulait sur la route de Dôle, entre Sellières et Pont-du-Bourg, lorsqu'un individu vêtu d'une blouse parvint à se hisser sur la diligence à l'aide d'une corde armée d'un crochet lancé dans le cuir de la bâche; il avait d'abord eu la précaution de masquer avec une pièce d'étoffe la glace de derrière, pour n'être pas aperçu des personnes qui occupaient la rotonde. Parvenu au-dessus de l'impériale, le hardi voleur coupe les courroies de la bâche, s'empare du group objet de sa convoitise, et le jette à terre.

Le son argentif qui rendit dans sa chute le métal précieux attira alors l'attention des voyageurs; l'un d'eux aperçut même le voleur, qui, en cherchant à redescendre, avait brisé l'une des vitres de la diligence, et il le saisit par sa blouse. Mais, entraîné par son poids, le voleur échappa bientôt à la main qui voulait le retenir. Pendant que les voyageurs cherchaient par leurs cris à éveiller l'attention du conducteur, une autre voiture qui suivait par derrière arrivait près du group, le chargeait et se sauvait à toute vitesse.

La justice fait d'actives recherches qui amèneront probablement la découverte de ces audacieux malfaiteurs.

pale bannière et la fit marcher à la tête des assaillants. Par malheur, elle fut tuée dans la première attaque, la bannière tomba de ses mains, et les Flamands découragés par ce sinistre augure se débandèrent aussitôt. Vandebosch accourut, se précipita au milieu des rangs ennemis pour reprendre la bannière, mais il fut blessé et obligé de quitter le champ de bataille. Une terreur panique s'empare alors des Flamands, les Bretons lâchent pied les premiers, et les Bretons massacrèrent tous ceux qu'ils peuvent atteindre et ne font non plus aucun quartier. Cependant, le connétable avait rétabli les ponts, mais il arriva trop tard pour participer à la victoire. Comines fut alors emporté d'assaut et livré au pillage.

L'armée de Clisson marcha ensuite sur Ypres dont les habitants chassèrent la garnison gantoise et ouvrirent leurs portes aux Français; toutes les villes du littoral imitèrent cet exemple et se soumirent au vainqueur.

Artevelde prit alors des dispositions pour réunir, le plus promptement possible, toutes ses forces au camp de Rosebecque; les villes retardataires furent sommées, avec menaces, d'envoyer des troupes et du canon; elles obéirent, et Philippe se trouva bientôt à la tête de 50,000 hommes et d'une nombreuse artillerie, pendant que les Français étaient affaiblis tous les jours par les maladies et par la nécessité de mettre des garnisons dans les villes conquises, et ne pouvaient transporter leur artillerie à cause du mauvais état des chemins. La prise de Comines n'avait pas abattu le courage des Flamands, parce que l'étendard de la victoire flottait toujours où les Gantois étaient rassemblés. Quelques jours après, Artevelde réunit tous les capitaines de son armée.